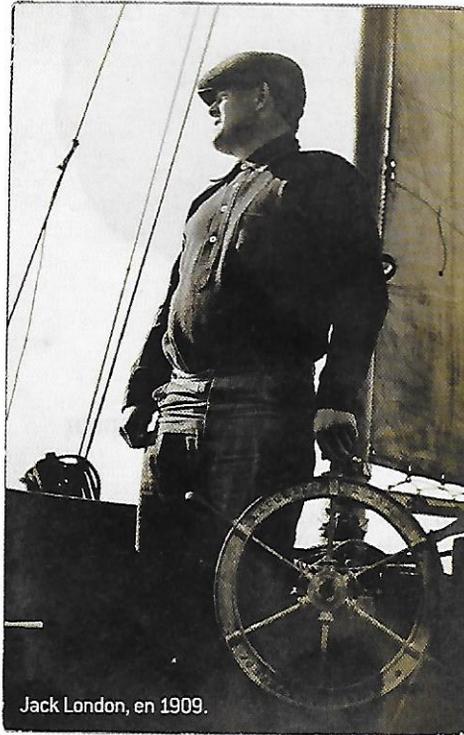


MARTIN EDEN

Jack London

Martin Eden, roman en partie autobiographique, a fait de l'écrivain un héros littéraire. Plus complexe qu'il n'y paraît, l'histoire de Martin et de son amour impossible pour Ruth Morse symbolise aussi l'échec de toute tentative de s'arracher individuellement aux déterminismes de sa classe sociale. À l'occasion de la sortie en salles de la libre adaptation du livre par Pietro Marcello, retour sur ce classique de la littérature d'apprentissage.



Jack London, en 1909.

Quand *Martin Eden* paraît, en septembre 1909, Jack London est depuis quelques années un auteur à succès. Il est loin, le gamin de la baie de San Francisco qu'un « gang de coupe-jarrets et de voleurs » appelait « le prince des pilliers d'huitres¹ ». Prolétaire, petit bourgeois plus ou moins déclassé, l'ancien « Frisco Kid » avait d'abord mené une vie de hobo (« vagabond »), multipliant les travaux exténuants : crieur de journaux, marin, blanchisseur, chercheur d'or, etc. Enfant illégitime abandonné par son père – l'astrologue William Chaney –, un temps « marque d'infamie » (« badge of shame ») pour sa mère, il n'a su qu'à 20 ans qu'il n'était pas le fils de son beau-père, John London. Cette jeunesse de misère et d'aventures, de lutte et de rédemption a nourri son œuvre littéraire. Son neuvième roman, *Martin Eden*, ne fait pas exception. Le héros éponyme emprunte

ainsi beaucoup aux expériences de son créateur – l'épisode du Klondike excepté –, à tel point que Jack London a pu écrire : « *Martin Eden, c'est moi.*² »

D'aventures en écriture

Il faut d'abord rappeler le contexte de la rédaction du roman. En août 1903, avec le succès de *The Call of the Wild* (*L'Appel de la forêt*), la vie de Jack London prend un tour nouveau. En juillet, il s'est séparé de « Bessie » – Elisabeth Maddern –, la mère de ses deux enfants. Ils s'étaient mariés en 1901, moins par amour que pour surmonter chacun une déception amoureuse. Comme le personnage de Ruth Morse dans *Martin Eden*, Bessie désirait mener une existence « normale » mais, pour Jack, il était hors de question d'écrire à demeure, la vie devant toujours être vécue avant d'être écrite. La devise de London – « *Qui ne risque rien n'est rien* » – l'inclinait à se ranger

au nombre de ceux qui risquent beaucoup, parfois à l'excès : « *La fonction propre de l'homme est de vivre, non d'exister. Je ne perdrai pas mes jours à essayer de prolonger ma vie, je veux brûler tout mon temps.*³ » En Charmian Kittredge, il a trouvé la compagne dont il avait besoin. Elle aime la littérature, joue du piano, partage son goût de l'aventure et son besoin de découvrir le monde. Elle devient sa première lectrice et tape ses textes. Ils ne se sépareront plus. En 1904, *Le Loup des mers* et d'autres nouvelles confirment le statut d'auteur à succès de Jack London. Il vit désormais de sa plume, on pourrait le dire riche si son train de vie ne l'avait lourdement endetté.

Déboires du *Snark*

Jack a en effet acheté un ranch et supervise la construction du yacht dont il a dessiné les plans : il veut faire le tour du monde avec Charmian. Le tremblement de terre de San Francisco (1906) perturbe les préparatifs. Aussi, le 20 mai 1907, un mois après avoir appareillé, le deux-mâts de Jack London baptisé *Snark*, doit faire relâche à Hawaï pour effectuer des réparations. De plus, il faut changer l'équipage recruté à San Francisco, et qui s'est montré incompetent. C'est à Honolulu, en août 1907, si l'on en croit le *Journal de bord du Snark* rédigé par Charmian, que Jack entame la rédaction de ce grand roman d'apprentissage dont le personnage principal, Martin Eden, jeune marin issu de la classe ouvrière de San Francisco et mû par l'amour idéalisé d'une jeune bourgeoise, Ruth Morse, se découvre une vocation d'écrivain. De Papeete où il fait escale, Jack écrit, le 8 février 1908, que son livre est terminé. Ces cent quarante-cinq mille mots – depuis 1900, il s'impose comme discipline de rédiger « mille mots par jour » – constituent, selon l'auteur, « une attaque contre la bourgeoisie et les idées bourgeoises ». Sous ce rapport au moins, *Martin Eden* s'inscrit dans la lignée du



Le Snark, en 1906, dans le port d'Oakland, Californie.

roman précédent, *Le Talon de fer* (rédigé en 1907 et paru en février 1908). Dans cette dystopie, London imaginait l'échec d'une révolution américaine à venir (l'action se situe dans les années 1910 et Jack est encore marqué par la révolution russe avortée de 1905), à travers le prisme d'une aventure amoureuse entre une jeune femme de l'oligarchie et un militant socialiste. Il envisage un temps d'intituler *Success* ou *Star-Dust* (« poussière d'étoile ») ce nouveau roman, qui tient de l'autobiographie fictionnée [voir l'encadré ci-dessous]; ce sera finalement *Martin Eden*.

L'apparition de Ruth

Au début du récit, Martin Eden, un marin d'une vingtaine d'années issu de la classe ouvrière, est reçu dans la maison des Morse à Oakland, un faubourg de San Francisco. Il y a été invité à dîner par Arthur, l'un des fils de la maison. Ce dernier veut non seulement remercier Martin pour avoir mis en fuite des ivrognes qui l'avaient agressé sur le ferry, mais aussi – et c'est moins estimable – pour montrer à sa famille « un sauvage fort intéressant⁴ ». Martin s'aventure dans un univers inconnu, celui d'une demeure bourgeoise bien ordonnée. Ce sont les livres qui, d'abord, retiennent son attention. Il « avisa les livres sur la table et une sorte de convoitise mélancolique passa dans son regard, comme dans le regard d'un affamé à la vue de la nourriture. [...] Il se mit à palper les volumes avec affection. » Tandis qu'Arthur lit son courrier, Martin feuillette un recueil du poète Swinburne – il ignore d'ailleurs si cet auteur, dont il prononce fautivement le

nom « Swainburne », est encore vivant. Il se promet « de dénicher d'autres bouquins de Swinburne » à la bibliothèque. La voix d'Arthur interrompt sa rêverie pour lui présenter sa sœur : « Ruth, voici Mr Eden. » Pour Martin, ce fut comme une apparition : « C'est alors qu'il vit la fille. Un seul regard sur elle suffit à effacer toutes les fantasmagories de son cerveau. C'était une créature pâle, éthérée, aux grands yeux bleus et célestes avec une somptueuse chevelure d'or. [...] Il la compara à une fleur d'or pâle frémissant sur sa tige. Ou plutôt non : c'était un esprit, une divinité, une déesse ; une beauté [...]. Jamais il n'avait vu une telle femme. » L'histoire est ainsi d'emblée placée sous le double motif de la littérature et de l'amour, incarné par une Ruth idéalisée.

Le choc entre deux mondes

La rencontre entre Ruth et Martin est d'abord le choc de deux mondes. Le jeune homme mesure toute son ignorance et sa gaucherie en

parlant avec son hôte. Il n'est pas inculte – Martin est un lecteur – mais « les mots justes lui manquaient pour exprimer la grandeur et la profondeur de ce qu'il avait lu ». Il possède surtout une expérience de la vie qui fait défaut à Ruth. De son côté, même si son éducation bourgeoise lui impose de refréner ses pensées, cette dernière, qui est âgée de 24 ans, n'est pas insensible à cet invité et à son « cou de taureau épais et noueux, cuivré par le soleil et qui débordait de force et de santé ». Pendant le dîner qui suivit avec la famille Morse (le père était absent ce jour-là), Martin s'efforce « de répondre dans une langue châtiée qui ne lui était pas coutumière » tout en se demandant, par exemple, à quoi pouvait bien servir « un rince-doigts ». On a là tous les ingrédients, sinon les stéréotypes, d'une romance amoureuse classique, les difficultés et les obstacles renforçant l'attraction réciproque de Ruth et Martin.

L'éducation de Martin

Dès lors, le jeune homme n'a de cesse de vouloir pénétrer ce monde que lui a révélé cette vision extatique initiale. Il veut briller devant elle et devenir digne de son amour. Il s'efforce, en autodidacte, de combler le gouffre apparemment infranchissable qui sépare l'univers de Ruth du sien. Il se cultive méthodiquement plus ou moins sous la direction de la jeune femme, qui a accepté de le patronner. Mais Martin doit travailler, il lui faut reprendre la mer. Pendant son périple de huit mois sur la goélette des chasseurs de trésor germe en lui le désir de décrire à Ruth les « splendeurs des mers du Sud » et de « recréer cette beauté pour un plus large public ». Il décide de devenir ●●●

« Martin Eden, c'est moi »

Aux critiques qui doutaient qu'un simple matelot, ne possédant que les rudiments de l'école primaire, puisse en trois ans devenir un auteur à succès, Jack London répondit : « Pourtant, *Martin Eden*, c'est moi. » De fait, Martin a les traits physiques et psychologiques de son créateur. Certes, il a fallu six ans et non trois à London pour asséoir son succès avec *L'Appel de la forêt* et *Le Loup des mers*. Mais il a bien, comme son personnage, travaillé dans une blanchisserie, quoique située à Oakland et non à 75 kilomètres. Comme Martin, il est allé récupérer avec ses poings les 5 dollars qu'un rédacteur de presse lui devait. Comme Martin avec Ruth, Jack est tombé amoureux de Mabel Appelgarth, la sœur de l'un de ses amis, mais il n'a pas pu l'épouser parce qu'il était pauvre. Russ Brissenden a pour modèle George Sterling, un poète archaïsant, ami de Jack et relecteur de *Martin Eden*. Cependant Jack n'est pas Martin. Il bataille ferme pour faire comprendre le sens du roman : « *Martin Eden* était un individualiste, j'étais un socialiste, c'est la raison pour laquelle j'ai continué à vivre, c'est la raison pour laquelle *Martin Eden* est mort » (dans une lettre à Miss Brekke, datée du 7 octobre 1916). Les circonstances de la mort de London ont conduit Francis Lacassin à conclure : « Jack London n'était pas *Martin Eden* mais il le devint » [préface à *Martin Eden*, Hachette, 1984]. J.M.



Luca Marinelli est Martin dans le film de Pietro Marcello. Il vient de recevoir pour ce rôle le prix d'interprétation masculine à la Mostra de Venise.

●●● écrivain : « *Voilà la carrière qui lui permettrait de gagner Ruth [...]. Écrire ! L'idée l'enflammerait.* » Il fallait « *être fou pour travailler sur un bateau quand on pouvait écrire* ». Quand il lui fait part de « *son grand projet* », elle l'encourage

Jack London règle ses comptes avec la critique littéraire

Martin Eden comporte de nombreuses indications sur l'idée que London se faisait du métier d'écrivain. Il y règle aussi ses comptes avec la critique littéraire et journalistique. Martin déclare ainsi à Ruth : « *Je vous dis, moi, que ces prétendues qualifications ne sont que les conséquences de leurs échecs, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas. Ce sont des écrivains ratés. N'allez pas croire qu'ils préfèrent la routine du bureau, l'esclavage du chiffre d'affaires et les tracasseries de la diffusion à la joie d'écrire. Ils ont essayé d'écrire et ils ont échoué. Voilà le paradoxe, voilà le drame : les chiens de garde du succès sont les ratés de la littérature. [...]* Ce sont eux, ces incapables qui décident de ce qui doit et ne doit pas être imprimé [...] – eux qui ont fait la preuve de leur incompétence [...] en tant qu'auteurs. Et je ne parle pas des chroniqueurs, ce sont les pires de tous. [...] La plupart des rubriques littéraires sont plus indigestes que l'huile de foie de morue [...]. Il y a des grands critiques, je ne le nie pas, mais ils sont aussi rares que les puces savantes. » J.M.

sans enthousiasme à faire des études supérieures. De son côté, Martin se lance avec ferveur. « *Une rivière de nouvelles coulait de sa plume.* » Il ne lui fait pas lire ses textes, espérant l'impressionner lorsqu'ils seront publiés. Il éprouve aussi le besoin de mettre un peu d'ordre dans un esprit que sa boulimie anarchique de lectures et de connaissances a encombré. Il fait sienne la philosophie de Spencer et le darwinisme social.

Déclaration d'amour

Toutefois, la poésie et la prose que Martin envoie à la presse écrite ne sont pas publiées. Ce qui crée chez lui un ressentiment contre les critiques [voir l'encadré ci-contre]. Devant Ruth, qui constate les progrès de Martin, il reconnaît cependant : « *Ma langue est ligotée. [...]* Je suis un bête dévoré du désir de parler. » Prisonnière de ses préjugés de classe, celle-ci lui donne en exemple un certain Butler qui est parvenu, à force de parcimonie et de courage, à s'élever dans la société. En retour, Martin lui lit trois récits, mais Ruth n'est pas convaincue de son talent d'écrivain : elle n'a pas compris que « *l'essentiel était le souffle de vie qu'il avait tenté de capter dans son histoire* ». Le pécule gagné en mer étant épuisé, Martin doit à nouveau travailler et trouve un emploi dans une blanchisserie à 75 kilomètres d'Oakland. Loin de Ruth, exténué, il semble céder au découragement, et tend à l'oublier. Il se met même à boire. Mais il se reprend. De leur côté, les parents de Ruth dénigrent le jeune homme aux yeux de leur fille.

Croyant pouvoir contrôler son émotion, celle-ci leur affirme qu'elle n'est pas amoureuse de lui. Pourtant, au milieu du roman, à la fin de l'été, lors d'une promenade dans les collines d'où l'on peut voir la baie de San Francisco, sans mot dire, Martin enlace Ruth qui ne résiste pas à l'attraction qu'il exerce sur elle. Ils s'embrassent. Il lui avoue qu'il l'aime depuis leur première rencontre.

Les doutes de Ruth

La famille de la jeune femme accepte avec réticence l'idée de fiançailles officieuses. Mais Martin n'a pas renoncé à gagner de l'argent par sa plume. En fait, il est pris entre deux images de l'écrivain : celle de l'auteur de best-sellers et celle de l'auteur inspiré. Il déclare à Ruth : « *La littérature alimentaire est provisoire, je ne la prends pas au sérieux. Donnez-moi deux ans. D'ici là j'aurais réussi [...]. J'ai confiance en moi. À présent je sais ce qu'est la littérature.* » On commence à publier ses textes, mais ils sont peu payés, parfois coupés. Ruth lui fait grief de ne pas prendre un emploi normal et de poursuivre une chimérique carrière d'écrivain : « *Je ne pense pas que vous soyez fait pour écrire* », lui dit-elle. À quoi Martin répond : « *Je sais que je réussirai. [...] Je suis un poète, un romancier, un essayiste et j'ai des choses à dire. [...] Ce que je vous demande, c'est de m'aimer et de croire en notre amour. [...] Avec vous en point de mire, je ne me suis jamais défilé.* » Il s'impose un régime de vie qui le rend « *affamé de sommeil* » au point de désirer un éternel repos qu'il imagine en citant quatre vers de Longfellow, préfigurant le dénouement tragique du roman : « *La mer est calme et profonde./Toute chose dort sous l'onde./Un seul pas et c'en est fait,/Un plongeon, une bulle et plus rien.* »

La rupture

La rencontre, lors d'une soirée chez les Morse, du jeune poète Russ Brissenden, intellectuel, riche, tuberculeux et moribond, est décisive. Elle sort Martin de la solitude dans laquelle le fait d'être le seul à croire en son talent l'avait plongé. Il reconnaît son alter ego en Brissenden, dont il admire particulièrement le poème « L'Éphémère ». C'est l'homme le plus savant qu'il lui ait été donné de rencontrer après le Pr Caldwell, mais le poète

possède ce qui manque au professeur d'université: « *le feu, le brio, la désinvolture du génie* ». Russ l'emmène voir ses amis socialistes, car il perçoit l'impasse dans laquelle Martin se trouve: « *Tu vois, j'aimerais te voir devenir socialiste avant ma mort. Ça donnera un sens à ta vie. C'est la seule chose qui te sauvera de la désillusion qui t'attend.* » Il lui fait prendre conscience qu'il vaut mieux que les auteurs à succès, qu'il est un véritable artiste et que Ruth n'est qu'une petite bourgeoise pas assez bien pour lui. Un écho de presse malveillant fait passer Martin pour un militant socialiste dangereux, alors même que sa pensée, qui tient plutôt d'un nietzschéisme mâtiné de darwinisme social, avait en fait suscité l'hostilité des socialistes. Au père de Ruth, que Martin a traité de « *valet du capitalisme* », il soutient sans ambages qu'il est l'« *ennemi déclaré* » du socialisme. Il lui dit le fond de sa pensée: « *Quant à moi, je suis un individualiste. Je crois que la course est gagnée par le plus rapide, la bataille par le plus fort. [...] je suis un individualiste et le socialisme n'a pas de pire ennemi que l'individualisme.* » Se rangeant aux avis de ses parents et aux préjugés de sa classe, Ruth finit par rompre avec Martin.

Dénouement

Le jeune écrivain est enfin reconnu. Le succès de son roman « *La Honte du soleil* » en a fait un homme riche et célèbre. Il ne peut le partager avec Brissenden: le poète maudit s'est tué d'une balle dans la tête après avoir donné à Martin son chef-d'œuvre « *L'Éphémère* ». Ruth se dit à nouveau prête à l'aimer. Mais le charme

est rompu. Martin a perdu son désir en le réalisant. Il remercie tous ceux qui l'ont aidé, mais il comprend aussi qu'il s'est coupé de ceux de sa classe. De plus, il se rend compte de la médiocrité de ce milieu qu'il rêvait d'intégrer. Le suicide de Martin – seul, désabusé, il se laisse glisser dans la mer lors d'une croisière – donne lieu, dans la page qui conclut le roman, à une extraordinaire description de ses derniers instants conscients. Jack London précisa dans une dédicace qu'à travers la personne du héros il s'agissait avant tout d'attaquer l'individualisme. Il ajoutait: « *Je dois avoir raté mon coup, personne ne s'en est aperçu.* » Quoi qu'il en soit, *Martin Eden* a sans doute aussi été inspiré par la dépression que traversa l'auteur à la suite de ses succès éditoriaux et qu'il a décrite dans un autre roman autobiographique, trop peu lu, *John Barleycorn*. Charmian témoigne elle-même de l'abattement dans lequel se trouvait son mari alors qu'il achevait son roman. Ce qui avait été fatal à Martin est d'avoir cessé de croire en ce qui l'avait mû jusqu'alors. Plus profondément, il n'a pas survécu parce qu'il a essayé de s'en sortir seul. London, lui, avait gardé une sorte de foi en l'homme. Les circonstances de sa mort, en 1916 – il s'est administré une surdose de morphine, sans qu'on puisse absolument trancher entre un suicide et un accident d'automédication –, laissent à penser que lui non plus n'y croyait plus.

Jean Montenot

1. Jack London, *Révolution suivi de Guerre des classes*, Libretto, 2008. 2. Jack London, *John Barleycorn*, Libretto, 2000. 3. Cité par Jennifer Lesieur, dans *Jack London*, Libretto, 2012. 4. Jack London, *Martin Eden*, Libretto, 2010. [Toutes les autres citations proviennent de cette édition].



Une odyssée napolitaine

Si son nom sonne anglo-saxon, Martin Eden est italien. Du, tout du moins, telle est la nationalité du héros de Jack London revu et corrigé dans la très libre adaptation de ce classique (déjà) porté à l'écran – notamment par Sidney Salkow en 1942 –, signée Pietro Marcello. C'est en effet dans la région napolitaine que l'on suit les amours, les désirs de publication, les envolées politiques et l'ascension sociale (la chute, aussi) du célèbre personnage, héritier direct des grands héros de Balzac ou de Maupassant. Loin d'une transposition acadé-

mique dans un autre décor, ce film propose une véritable relecture nous permettant de traverser le xx^e siècle, et décrit l'Italie tiraillée entre les clivages sociaux et les principes idéologiques – qu'ils soient communistes, socialistes ou libéraux. Si l'on saluera la performance de Luca Marinelli dans le rôle-titre, on appréciera ce long-métrage pour la judicieuse insertion d'images d'archives, de différentes époques, qui offrent un nouveau relief à cette histoire.

Baptiste Liger

Martin Eden de Pietro Marcello (en salles le 16 octobre)

EN BREF...

BIO

12 janvier 1876: Naissance de John Griffith Chaney. **7 septembre**: Sa mère, Flora Wellmann, épouse John London, un veuf déjà père de deux filles. John G. Chaney prend le nom de Jack London.

Juillet 1897-juin 1898: London participe à la ruée vers l'or dans le Klondike.

1903: Premier grand succès littéraire avec *L'Appel de la forêt*.

août 1907-février 1908: Rédaction de *Martin Eden*.

Septembre 1908-septembre 1909: Parution de *Martin Eden* en feuilleton dans *The Pacific Monthly*.

Juillet 1909: London retourne, malade, en Californie après un tour du monde inachevé sur le *Snark*.

15 mars 1913: Parution de *John Barleycorn*.

Nuit du 21 au 22 novembre 1916: Jack London meurt en Californie dans son ranch de Glen Ellen.

BIBLIOGRAPHIE

10/18, trad. Claude Cendrée, préface de Francis Lacassin, 1973.

Phébus, trad. Francis Kerline, 2001.

La Pléiade [vol. 2], trad. Philippe Jaworski, 2016.

ÉTUDES

Francis Lacassin, *Jack London ou l'Écriture vécue*, Christian Bourgois, 1994.

Jennifer Lesieur, *Jack London*, Taillandier, 2008; Libretto, 2012.

Bernard Fauconnier, *Jack London*, Folio biographies, 2014.

Jack London, *Profession: écrivain*, trad. Francis Lacassin et Jacques Parsons, Les Belles Lettres, 2016.

ADAPTATION BD

Martin Eden par Aude Samama [dessin] et Denis Lapière [texte], Futuropolis, 2016.

SUR INTERNET

jack-london.net, avec tout London en version originale et son pendant français, jack-london.fr, animé par Noël Mauberret.

ADAPTATIONS AU CINÉMA

Martin Eden par Hobart Bosworth [1914], visible sur arte.tv/fr/

The Adventures of Martin Eden par Sidney Salkow [1942].

Martin Eden par Pietro Marcello [2019 – voir l'encadré ci-contre]

